

Intellectuel de la cité et écrivain de province Interview avec Jacques Godbout

Gilles Dorion

Numéro 83, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dorion, G. (1991). Intellectuel de la cité et écrivain de province : interview avec Jacques Godbout. *Québec français*, (83), 95–97.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

INTELLECTUEL DE LA CITÉ ET ÉCRIVAIN DE PROVINCE

Interview avec Jacques Godbout
Propos recueillis par Gilles Dorion

Pourquoi avoir écrit l'Écrivain de province ?

Ce n'était pas d'abord un livre, c'était une commande radiophonique puisque le premier journal avait été écrit pour la radio à la demande de Jean-Guy Pilon. Comme j'ai vu que j'avais déjà deux saisons de rédigées, je me suis dit que je pouvais penser à un livre sur un certain nombre d'années où je tiendrais le journal d'autres saisons. À un moment donné, l'idée de cette structure un peu théâtrale de quatre saisons à travers une dizaine d'années m'est apparue comme une bonne structure, ça me permettait d'évoluer et d'obtenir un journal sans nécessairement être victime de la chronologie. Puis, l'idée m'est venue que de publier cela en France jouerait, d'une certaine manière, un tour aux Français puisqu'ils sont portés à nous présenter leur vie culturelle comme allant de soi, et je voulais présenter la nôtre comme allant de soi. Le titre, l'Écrivain de province, qui traînait dans ma tête, s'est précisé parce que ça dit tout ce que ça a à dire : littéralement je suis un écrivain de province, de la province de Québec ; pratiquement, pour un Français, l'Écrivain de province a une note un peu péjorative et j'aime bien me la servir à moi-même afin qu'ils découvrent que l'écrivain de province circule plus qu'ils ne croient et est beaucoup moins provincial qu'ils ne pourraient l'imaginer. En même temps, je crois que toute culture est une province de l'esprit et il était important que je prenne la mesure de l'activité culturelle d'un écrivain, moi en l'occurrence, à l'intérieur de cette province de l'esprit, découvrant aussi bien les colloques que les voyages, que les rencontres avec des hommes politiques ou des journalistes qui font partie de cette vie dans le monde réel.

Ce journal est nécessairement autobiographique et il est un journal de nomade.

Comme je suis nomade, c'est une autobiographie d'une certaine manière. C'est

surtout la description de ce qui m'arrive, ou des gens que je vois, ou des ennuis que je peux avoir, ou des plaisirs que je peux tirer de certaines choses pendant ces saisons, pendant ces années. Ceux qui veulent savoir un peu qui je suis pourraient très simplement, en recoupant certaines notes, en voyant mes préoccupations, découvrir ce que j'ai redécouvert moi-même : j'étais toujours en train de circuler alors que je me pensais beaucoup plus stable et beaucoup plus enfermé. Donc la place du voyage dans ma vie est quand même évidente.

Malgré le fait que vous avouiez être très doux dans votre dénonciation, il y a quand même des gens qui sont dénoncés, des idéologies. Je me demandais, en lisant les pages 50 et 51, si vous étiez très tendre envers les féministes ?

Je n'ai peut-être pas pris les précautions d'usage que j'aurais dû prendre, parce que le féminisme comme mouvement en soi me paraît sain, et même des combats valables. Ce qui m'énerve toujours c'est le fanatisme, de quelque ordre que ce soit. Il y a des fanatiques chez les

féministes ou il y a des féministes qui sont fanatiques. Je pense que j'y ai fait allusion en particulier lors d'une rencontre des écrivains où j'avais été particulièrement agacé par des comportements extrêmes. Quand on écrit un journal, on court le risque d'avoir l'air parfois injuste ou sévère, mais il faut toujours contextualiser. C'était la grande époque où quelques écrivaines prétendaient représenter toute la gent féminine et parler au nom de toutes les femmes du monde, les Québécoises en particulier. Cela m'énervait parce qu'elles abusaient. C'était un détournement de sens et elles abusaient de leur pouvoir et de leur réputation. Je n'ai jamais pensé qu'une orientation sexuelle était une idéologie et devait servir de paravent soit à un mouvement politique, soit à autre chose. Des phrases comme : « tous les hommes sont des violeurs », font partie des phrases qui m'ont foutu en rogne pendant des semaines et des semaines. Quand on commence à utiliser ce genre de généralité, on se couvre de ridicule. C'est cet agacement devant ce type de féminisme qui provoque chez moi l'indignation.

Il semble que vous soyez un peu plus tendre maintenant pour les intellectuels et surtout les universitaires.

J'ai toujours eu pour les intellectuels plus que de la tendresse. J'ai toujours défendu le droit à l'intellectuel de prendre part à la cité et d'affirmer ses convictions. J'ai même cherché à encourager le plus possible l'intellectuel à le faire dans tous les mouvements où j'ai pu militer. J'ai toujours été un peu étonné du peu de capacité que nous avons, nous, d'avoir des débats intellectuels. On est plutôt porté à se pêter les bretelles qu'à s'affronter en termes intellectuels et on a toujours l'impression que, quand on s'affronte pour des idées, on se met à se détester. Ce ne sont pas les êtres qui préfèrent ou qui avancent de choses, ce ne sont pas eux que je déteste. Je peux trouver leurs idées détestables, c'est autre chose. Les universitaires qui, pour un bon nombre, cachent leur absence d'idées derrière un jargon et un lexique que l'on utilise surtout en



renvoi en bas de page m'ont toujours paru choisir la facilité, mais ce n'est pas la majorité. ***Vous n'êtes pas nécessairement tendre pour les hommes politiques non plus.***

L'homme politique est l'homme public par excellence et on n'a pas besoin de prendre de précaution. Pour ce qui est des écrivains, on critique leurs œuvres, leurs livres, et très souvent eux-mêmes se sentent blessés si on dit du mal de leur livre alors qu'on peut dire du bien ou du mal d'un livre sans nécessairement penser du bien ou du mal de la personne. Dans le cas des hommes politiques, c'est moins des œuvres dont on parle que de la personne elle-même. Dans le fond, on fait de l'analyse psychologique et non de l'analyse politique.

D'après votre livre, ce n'est pas la langue qui va nous sauver, nous Québécois.

Le Québec a une langue et une culture originales et l'on ne peut prétendre exister vraiment aujourd'hui si on est incapable d'intégrer les immigrants dans notre culture et les amener à parler notre langue. Notre langue, pour moi, c'est le français. Et c'est un français qui doit quitter le domaine de la ferme familiale et le domaine du familier pour entrer dans un langage qui soit compréhensible ici comme au Brésil, comme en Suède ou ailleurs, c'est-à-dire un français qui se parle de peuple à peuple d'une part ; d'autre part, pour intégrer les immigrants dans notre culture, on a un effort à faire qui consiste à moderniser la vitrine. On est porté à présenter une vitrine ancienne et à s'imaginer que c'est la ceinture fléchée et la cabane à sucre qui représentent notre être. À la limite, quand on voit les études canadiennes ou les études québécoises à l'étranger, on est porté très souvent à y mettre surtout des livres anciens, une littérature pas nécessairement folklorique mais surannée. Bien sûr, ce n'est pas sans intérêt mais ça ne correspond pas vraiment au dynamisme de la réalité.

Sentez-vous une opposition entre votre carrière de cinéaste et d'écrivain ? En somme, vous dites à un moment donné que vous n'avez jamais éprouvé tant de plaisir

que dans l'écriture. Comment conciliez-vous votre pain quotidien avec cela ?

J'éprouve aussi beaucoup de plaisir à faire du documentaire en ce moment, en bonne partie parce que c'est un outil, un passeport fantastique pour entrer en rapport avec des gens et avec des réalités dans lesquelles je n'oserais autrement mettre les pieds. Vous ne pouvez soupçonner à quel point le fait d'avoir une caméra et une équipe vous permet de passer d'un milieu à l'autre, d'un lieu à l'autre sans que personne vous dise : non, on ne veut pas vous voir. Il y a donc ce rapport avec la réalité que le documentaire me permet et, en même temps, le rapport avec les autres. Faire un livre c'est vivre sur soi. Faire un journal c'est se parler à soi tout en sachant qu'il y a des gens qui regardent par dessus notre épaule. Mais globalement, faire un film c'est travailler en équipe, c'est un travail social. Je me sens à l'aise à collaborer avec des gens, à solliciter leur talent, à leur faire donner au maximum ce qu'ils ont.

« Faire un documentaire c'est manipuler la vie des autres »

Oui parce qu'on entre dans un lieu où on parle à quelqu'un, on filme une vie au quotidien et non un spectacle, mais on ne retient jamais l'ensemble de la réalité. D'abord on l'a cadrée. Non seulement on l'a cadrée mais on doit condenser, ce qui veut dire que dix minutes en deviennent une. Mais ça fait partie du jeu. C'est vraiment manipuler la vie des autres, manipuler leurs pensées. Il faut le faire avec respect. Je crois qu'il faut le faire avec le même respect que la critique doit traiter les livres.

Le nomadisme, le voyage vous fait découvrir beaucoup d'autres idées, beaucoup plus que des hommes ?

C'est-à-dire que, dans les voyages, quand on rentre dans des pays où on a, moi j'ai trois portes d'entrées dans un pays. La langue française est un outil fantastique. Dans les pays où l'on parle français, c'est plus facile d'établir des relations avec les femmes et les hommes. quand on ne sait pas la langue, il faut que ce soit le métier. Le métier c'est soit le

métier de cinéaste, soit le métier d'écrivain. Quand je rencontre des cinéastes ou des écrivains étrangers, j'utilise soit l'anglais soit le français, peu importe. Nous avons en commun, à ce moment-là, des films qu'on a vus, le fait que j'ai pu voir leurs films et eux voir les miens ou lire mes livres et moi lire les leurs. C'est donc par les écrivains et les cinéastes, ou par la langue purement et simplement que je peux entrer en contact avec un pays. Ce n'était pas vrai quand je suis allé à Istanbul, quand je suis allé en Turquie où je ne connaissais pas d'écrivain turc, où la langue m'était totalement étrangère et où, quand j'ai pu parler français, c'était forcément avec des Turcs d'un âge avancé parce que ça faisait partie de la tradition. Pour le reste, j'ai utilisé un vieux truc qui est d'acheter des tapis et de passer ma journée à acheter des tapis et donc à entrer en contact avec des hommes aussi, parce que tous ces marchands, ce sont des familles, étendues et fort intéressantes. Par contre, en Chine, je suis arrivé au moment où les écrivains voyaient le monde s'ouvrir et les écrivains chinois nous recevaient de ville en ville. Il y avait toujours un ou l'autre qui parlait mieux français ou anglais et qui se tenait avec nous et qui nous ouvrait des portes. J'ai fait des heures et des heures de conversation avec des Chinois, avec des hommes parce qu'au fond le paysage de la Chine, sauf exception, ne m'a jamais ni emballé, ni intéressé. Les gens qui étaient là, oui. Alors visiter des pays c'est surtout se décentrer, c'est prétendre connaître un peu l'humanité et les rapports de civilisation, et ça aide très certainement à vivre mieux et comme personne de retour chez soi.

La Turquie et la Chine sont les deux pays qui m'ont fait le plus d'impression, personnellement. Où j'ai trouvé le plus d'émotion, de Jacques Godbout.

C'est peut-être aussi que ce sont les saisons de la fin du journal, en un sens, c'est peut-être que depuis la cinquantaine j'ai ouvert certaines veines émotives et que je suis plus près des sentiments que je ne l'étais précédemment. J'ai toujours été un petit peu plus intellectuel, plus proche de la lucidité que du sentimental, et peut-être suis-je en train de me rééquilibrer

NOUVELLES BRÈVES

Les Prix littéraires Desjardins 1991-1992

Bien installée dans la tradition littéraire québécoise, la remise des prix littéraires Robert-Cliche, Adrienne-Choquette, Octave-Crémazie, Monique-Corriveau désormais regroupés sous l'appellation Prix Littéraires Desjardins aura encore lieu l'an prochain, dans le cadre du Salon du livre de Québec, qui se tiendra du 28 avril au 3 mai 1992.

Cette année encore, l'invitation est lancée aux auteurs et auteures d'un premier roman à tenter leur chance pour le prix Robert-Cliche. Ce prix a déjà consacré depuis 1979 le talent des Robert Lalonde, Chrystine Brouillet, Madeleine Monette et, en 1991, André Girard. Il est offert par le Mouvement des Caisses populaires Desjardins et est constitué d'une bourse de 2,000 \$ et d'un voyage à Paris d'une valeur de 1,000 \$. L'ouvrage est publié aux Éditions Quinze.

De même, l'appel est lancé aux poètes, auteurs d'un premier recueil d'envoyer leur manuscrit en vue de l'obtention du prix Octave-Crémazie. Une bourse de 500 \$ est offerte au récipiendaire par l'Institut Canadien de Québec et le recueil est publié aux Écrits des Forges.

Le prix Adrienne-Choquette, quant à lui, couronne le meilleur recueil de nouvelles inédit. Ce prix d'excellence, parrainé cette année par le Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, est accompagné d'une bourse de 1,000 \$ offerte par Voyages Lambert et est publié aux Éditions L'Instant Même.

Un quatrième prix, créé en 1991, le prix Monique-Corriveau, vient honorer ceux et celles qui donnent à la littérature jeunesse ses lettres de noblesse et incitent les jeunes de 7 à 12 ans à la lecture. Sont admissibles les livres écrits en français et publiés en 1991 par un auteur de nationalité canadienne. La fondation Monique-Corriveau offre à l'auteur primé un montant de 1,000 \$.

Les dépliants d'information, incluant le formulaire d'inscription pour les prix littéraires Desjardins, sont disponibles dans les Caisses populaires Desjardins du Québec et dans les principales librairies et bibliothèques. On peut aussi en faire la demande au : Salon du livre de Québec, 1026 rue St-Jean, Bureau 203, Québec, G1R 1R7 (téléphone : 692-5420). Les manuscrits devront parvenir au Salon du livre de Québec avant le 31 octobre 1991.

Les prix littéraires Desjardins : un stimulant important de la vie littéraire québécoise.

Colloque « Émile Nelligan (1879-1941) : 50 ans après sa mort » Ottawa, 18-20 novembre 1991

Pour commémorer le cinquantième anniversaire de la mort du poète Émile Nelligan et renouveler les connaissances sur son œuvre et sa vie, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa organise un colloque qui aura lieu les 18, 19 et 20 novembre 1991, à l'Auditorium de la Bibliothèque nationale du Canada, 395, rue Wellington à Ottawa.

La rencontre réunira une vingtaine de spécialistes du Québec, du Canada et de l'étranger qui, par leurs recherches de pointe, montreront que le poète du « Vaisseau d'or » et de « La Romance du vin » ne cesse, encore aujourd'hui, de soulever l'intérêt, tant parmi les chercheurs et la communauté littéraire qu'auprès des étudiants et du grand public.

Outre les présentations savantes, le colloque comprendra une importante composante artistique, par exemple, la présentation d'un concert d'œuvres de certains des compositeurs cités dans la poésie de Nelligan. Les poètes Claude Beausoleil, François Charron, Louise Dupré, Danielle Fournier et Robert Yergeau, qui sont invités à intervenir lors d'une table ronde au sujet de l'influence de Nelligan sur la poésie d'aujourd'hui, feront également une lecture d'œuvre. Au surplus, le colloque sera l'occasion du lancement de l'édition critique des *Œuvres complètes* de Nelligan en deux volumes : *Poésies (1896-1941)* par Paul Wyczynski et Réjean Robidoux ; et *Poèmes et textes d'asile (1900-1941)* par Jacques Michon.

Pour tout renseignement et pour recevoir le programme, veuillez vous adresser au : CRCCF, Université d'Ottawa, 145 rue Jean-Jacques Lussier, Ottawa (Ontario), K1N 6N5, tél. (613) 564-06847, 564-2206.

jusqu'à ce que je devienne parfait et, quand je serai parfait, je pourrai mourir.

La situation des Chinois, à l'époque où vous avez visité la Chine, laissait-elle pressentir la répression ?

Non, ce qu'on voyait très bien, c'est qu'il y avait un appareil policier et politique qui ne laisserait pas facilement passer les choses. Il ya une mafia qui est en charge et qui tire profit de la situation et qui, comme toute mafia, va posséder la place. Mais ce qui était plus visible pour moi, c'était l'impatience, l'intelligence féroce des jeunes Chinois que j'ai eu l'occasion de rencontrer par hasard mais qui étaient assez nombreux et dont la conversation m'a convaincu que ça sauterait à un moment ou à un autre. Et que ça va continuer à sauter parce que c'est vraiment la crème de la crème qu'on trouve à l'Université de Pékin, de Beijing. On ne peut pas s'imaginer que ces gens, à un moment donné, ne veuillent pas prendre leur place, affirmer le monde comme ils le pensent. Ces gens ont été fortement déçus par les grands courants dans lesquels on les avait embrigadés très jeunes. On leur avait imposé une foi sans limite et on leur a dit, du jour au lendemain : c'est fini, ça n'existe plus. À ce niveau-là, le désarroi ne peut pas créer autre chose que des problèmes politiques.

Ce roman dont on vous rebat les oreilles depuis quelques années, est-ce qu'il est enclenché ?

Dès cet été. Il est enclenché dans ma tête. Pour ce qui est de l'écriture, j'ai du travail, en terme de documentaire, qui va m'empêcher d'écrire vraiment avant le mois de juin.

Peut-on savoir à peu près le sujet général, le thème ?

Absolument pas. Il n'en est pas question.

Ni même le titre ?

Ni même le titre. J'approche, mais je ne veux pas le dire.

L'écrivain de province, Journal 1982-1990, Paris, Édition du Seuil, 1991, 309 p.